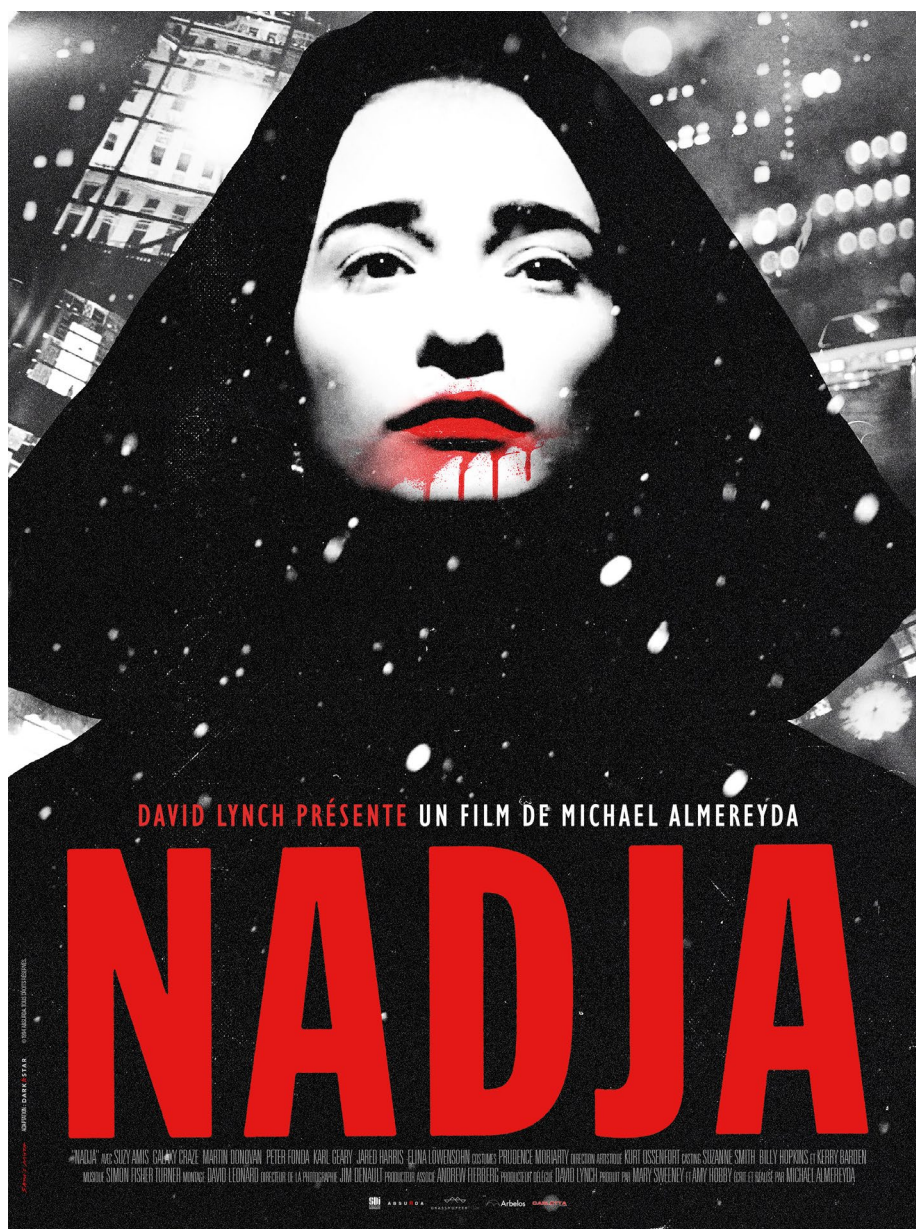


UN FILM DE MICHAEL ALMEREYDA

- INÉDIT EN FRANCE -



POUR LA 1^{RE} FOIS EN VERSION RESTAURÉE 4K

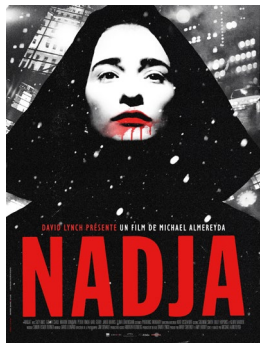
SORTIE EXCEPTIONNELLE AU CINÉMA
LE 21 OCTOBRE 2026

Distribution
CARLOTTA FILMS
74, rue de Charenton
75012 Paris
Tél. : 01 42 24 10 86

Programmation
Ines DELVAUX
Tél. : 06 03 11 49 26
ines@carlottafilms.com

Relations presse
Lucie MOTTIER
Tél. : 01 42 24 87 89
lucie@carlottafilms.com

Relations presse Digital
Pauline BOISSEAU
Tél. : 01 42 24 98 12
pauline@carlottafilms.com



NADJA

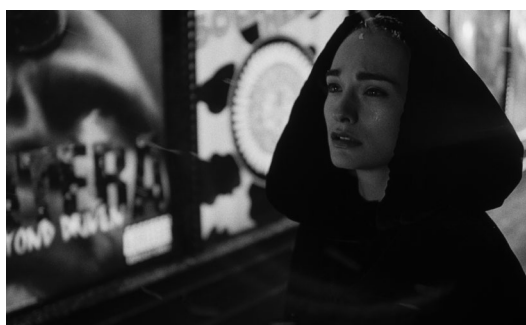
UN FILM DE MICHAEL ALMEREYDA

UN CONTE VAMPIRIQUE MODERNE
PRODUIT PAR DAVID LYNCH

« L'un des meilleurs cinéastes de
la Nouvelle Vague américaine. »
DAVID LYNCH

Après la mort de son père, le comte Dracula, Nadja, jeune vampire désenchantée, erre à travers New York, espérant que cette disparition la libérera enfin du poids d'une existence éternelle. En chemin, elle fait la rencontre de Lucy, une jeune femme perdue et mélancolique : un lien intense, mêlé de désir et de fascination, naît immédiatement entre elles. Entretemps, le Dr Van Helsing, responsable de la mort du comte, sort de prison grâce à son neveu Jim, le mari de Lucy. Obsédé par l'idée d'éradiquer cette lignée de vampires, il se lance à la poursuite de Nadja...

Produit et financé par David Lynch (qui se fend même d'un savoureux caméo en gardien de morgue), ce film culte de Michael Almereyda transcende le conte vampirique en fusionnant références au récit surréaliste d'André Breton (*Nadja*, 1928) et clins d'œil au cinéma d'horreur, tout s'inscrivant dans une esthétique et une tonalité inédites, tour à tour ludiques, sensuelles et oniriques. Orchestrant le face-à-face d'Elina Löwensohn, la magnétique actrice fétiche d'Hal Hartley, et de Peter Fonda, figure de proue du Nouvel Hollywood, ici métamorphosé en chasseur de vampires déjanté, *Nadja* s'affirme, à trente ans de distance, comme un jalon essentiel du cinéma indépendant des années 1990, préfigurant d'autres brillantes variations sur le vampirisme telles que *The Addiction* d'Abel Ferrara, *A Girl Walks Home Alone at Night* d'Ana Lily Amirpour, *Only Lovers Left Alive* de Jim Jarmusch ou *Les Garçons sauvages* de Bertrand Mandico. Une expérience sensitive et émotionnelle unique, d'une beauté convulsive en diable, à découvrir dans sa superbe restauration 4K validée par son réalisateur Michael Almereyda et son directeur de la photographie Jim Denault !



LE CINÉMA COMME CADAVRE EXQUIS

D'un geste authentiquement surréaliste, Michael Almereyda élabore *Nadja* comme un cadavre exquis de références cinématographiques, un palimpseste pince-sans-rire et dandy, superposant avec brio plusieurs strates d'intertexte. On y retrouve bien sûr le roman éponyme d'André Breton, mais aussi des classiques du cinéma d'horreur, l'expressionnisme allemand et l'inquiétante étrangeté du cinéma de David Lynch, le tout plongé dans une atmosphère fin-de-siècle typiquement new-yorkaise. Mais non content de rendre hommage à ses sources d'inspiration, l'habile tissage d'Almereyda les détourne avec ironie, sensualité et humour, pour en tirer une œuvre contemporaine à nulle autre pareille.

Si les monologues introspectifs de Nadja (interprétée par la délicieusement vénéneuse Elina Löwensohn) font en effet écho aux interrogations romanesques (« Qui suis-je ? », « Qui vive ? ») d'André Breton, ils les inscrivent dans une quête existentielle plus sombre, physique et radicale, que l'héroïne identifie à « la douleur d'une joie fugace ». Aussi le surréalisme d'Almereyda, plus incarné et sensoriel, dépasse-t-il l'abstraction poétique de son modèle.

Toutefois, le détournement le plus évident opéré par *Nadja* reste sans doute celui de *La Fille de Dracula* (1936) de Lambert Hillyer, dont Almereyda reprend l'argument et la structure en les transposant dans le New York des années 1990. Le sous-texte *queer* du film de 1936 devient ici explicite, à travers la

relation entre Nadja et Lucy, mais l'expression de ce désir lesbien ne constitue plus alors une simple transgression des normes ; il renvoie à une quête de connexion authentique dans un univers oppressant, Nadja offrant à Lucy une intensité que son morne mariage hétérosexuel ne lui procure plus, en revendiquant la fluidité des identités et des genres.

Ces références majeures ne sauraient néanmoins épuiser toute la richesse du film d'Almereyda, qui multiplie les clins d'œil tous azimuts, incrustant ça et là le visage de Bela Lugosi dans *Les Morts-vivants* (1932) de Victor Halperin, ou reproduisant tel plan du *Nosferatu* (1922) de F. W. Murnau, tout en jonglant allègrement avec les icônes de la culture populaire – comme lorsque Peter Fonda, en Van Helsing excentrique, explique que Dracula était « un peu comme Elvis à la fin. Drogué. Désorienté. Entouré de zombies. Il continuait par habitude. La magie avait disparu. » Chez Almereyda, au contraire, la magie paraît toujours bien présente ! Une magie pop et gothique, ludique et ténébreuse, qui vampirise goulûment ses références pour leur donner une nouvelle vie.

un film de Michael ALMEREYDA
avec Suzy AMIS, Galaxy CRAZE, Martin DONOVAN, Peter FONDA, Karl GEARY, Jared HARRIS, Elina LÖWENSOHN
photographie Jim DENAULT
montage David LEONARD
costumes Prudence MORIARTY
direction artistique Kurt OSSENFORT
musique Simon FISHER TURNER
producteur associé Andrew FIERBERG
producteur délégué David LYNCH
produit par Mary SWEENEY et Amy HOBBY
écrit et réalisé par Michael ALMEREYDA

UNE ESTHÉTIQUE LYNCHIENNE ALTERNATIVE

L'un des aspects les plus originaux de *Nadja* réside dans son esthétique hybride, dont les jeux de textures et de temporalités débouchent sur une expérience sensorielle hypnotique. Visuellement, Michael Almereyda y fait alterner un noir et blanc 35 mm, élégant et atmosphérique, et des séquences tournées en Pixelvision (une caméra jouet Fisher Price), dont les images granuleuses, surexposées et tremblantes, traduisent le point de vue subjectif des vampires, leur perception floue, détachée, presque onirique de la réalité, comme un fantôme à demi-éveillé ou un souvenir érotique incertain. Ce saisissant contraste entre la beauté classique du 35 mm et la vidéo expérimentale donne au film une texture poétique et rugueuse, qui renforce le sentiment d'aliénation et d'entre-deux-mondes : entre les vivants et les morts, le réel et le surréel. À sa manière, cette hybridité formelle s'inscrit dans le sillon de David Lynch, producteur du film, dont l'ultime long-métrage, *Inland Empire* (2006), pourrait à son tour évoquer ce travail sur les textures *lo-fi* de *Nadja*, dans un jeu d'influences à double sens. On retrouve d'ailleurs chez Almereyda cette tendance toute lynchienne à rendre le quotidien étrange et le bizarre familier : comme *Twin Peaks*, *Blue Velvet* ou *Eraserhead*, son film baigne dans une atmosphère flottante, ambiguë, décalée, dont le cadre banal (bars du Lower East Side ou appartements new-yorkais) semble se charger d'une menace sourde, insidieuse et latente, comme d'une sensualité diffuse.